

Missionnaire laïque

Une expérience qui «remet les pendules à l'heure»!

«**C**e qui m'a poussée à quitter Paris c'est le "chacun-pour-soi". Là-bas, on n'a rien à faire de son voisin. Je n'en pouvais plus de vivre dans un contexte aussi individualiste»...

Annick Delestre, 35 ans, jette un coup d'oeil en arrière. Sur ses études de philosophie interrompues; sur son expérience de secrétaire à la direction dans une entreprise parisienne; sur son besoin de secourir les plus démunis; sur ses années vécues à Lima, auprès des enfants de la rue...

«Ça ne s'est pas passé comme ça par hasard, réfléchit-elle tout haut. J'avais la volonté de partir — n'importe où — pour aider. Il y avait une Force en moi qui me disait: "Il faut persévérer!". Malgré les difficultés et malgré les objections des amis, de la famille qui s'inquiétaient.

Janvier 1991 marquera un point tournant pour Annick. Célibataire, alors âgée de 32 ans, elle s'était mise en quête d'un organisme intéressé à ses services bénévoles. Mais comme la plupart recherchent des candidats possédant une formation médicale ou une expérience dans l'enseignement, rien ne semblait vouloir aboutir.

«Un peu triste», la Parisienne part se reposer en Grèce. Au retour, elle rencontre une religieuse de la congrégation française des Soeurs de St-Joseph de l'Apparition à laquelle elle confie son profond désir de partir quelques mois «dans n'importe quel pays où on aurait besoin» d'elle.

Enfin!

En arrivant à Paris, Annick contacte la supérieure de cette communauté qui lui demande une lettre expliquant son projet; quelques jours plus tard, en entrevue, on lui propose de se rendre au Guatemala ou au Pérou. C'est dans la capitale péruvienne, Lima, qu'elle se retrouve une semaine plus tard!

«J'ai commencé à y travailler comme professeur d'anglais dans un petit village où les soeurs possédaient une maison de formation, raconte-t-elle. Ça été une expérience très positive: j'avais toujours eu envie d'enseigner. Malheureusement,

une grève terrible de l'enseignement a tout interrompu.

«Au même moment, je devais obtenir le renouvellement de mon visa. Je me suis donc rendue au service de l'immigration et c'est là que j'ai rencontré un coopérant français qui m'a téléphoné par la suite pour m'inviter à dîner».

Participaient aussi à ce repas des amis canadiens de ce monsieur français; et parmi eux se trouvait Jean-Louis Lebel, le fondateur de CIMA — un organisme se consacrant aux enfants de la rue.

Emballée par ce projet très exigeant, Annick est vite invitée à s'y joindre.

Les religieuses qui l'avaient d'abord accueillie à Lima s'intéresseront aussi à CIMA — l'une d'elle, une infirmière, y travaille d'ailleurs maintenant à plein temps.

Entre avril 1991 et juillet dernier, la jeune missionnaire laïque a donc consacré sur place ses énergies aux enfants de la rue de Lima. Son travail a varié: accueil des nouveaux venus, patrouille des rues pour retrouver les jeunes qui choisissaient d'y retourner («bien qu'ils soient toujours libres de quitter CIMA»), relations publiques, démarches pour trouver des fonds, etc.

Remise en cause

Cet été, elle a entrepris de relever un nouveau défi à Montréal comme adjointe à la direction de la Fondation Père Eusèbe Ménard. Ce sera pour elle une autre façon d'aider les 90 enfants qui résident désormais à la maison de CIMA, et de collaborer à d'autres projets péruviens. Une grande partie de son temps sera consacrée à recueillir des fonds pour soutenir les efforts de ceux qui oeuvrent sur place.

Avec un peu de recul, Annick réalise qu'une expérience comme celle qu'elle a vécue au Pérou «remet vraiment les pendules à l'heure».

Le décalage est énorme entre la vie là-bas et en France: «Au Pérou, je me suis sentie utile et j'ai appris des tas de choses. J'ai vu comment les gens s'arrangent pour survivre. Ça m'a remplie d'autre chose que je ne ressentais peut-être pas bien à Paris en vivant mon petit confort et ma routine quotidienne. Là-bas, on remet toujours tout en cause. Tous les jours, c'est une lutte. On ne sait jamais de quoi demain sera fait».

La distance ne change en rien son désir «de continuer à lutter pour ces enfants. Ce que je peux faire aujourd'hui, je le fais. Demain, on verra! Chose certaine, je ne regrette rien du tout. Je suis heureuse d'avoir été choisie pour ce travail. Tout ça m'a comblée!» (MB). □



Photo : Annick Delestre avec des enfants de la rue au centre CIMA, Pérou